

The Adjustment Bureau — États-Unis 2011, 106 minutes

Catherine Schlager

Number 272, May–June 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64785ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Schlager, C. (2011). Review of [*The Adjustment Bureau* — États-Unis 2011, 106 minutes]. *Séquences*, (272), 56–56.



The Adjustment Bureau

Sommes-nous maîtres de notre destinée? Tenons-nous les rênes de notre existence entre nos mains ou sommes-nous gouvernés par une force extérieure? Telle est la question que pose **The Adjustment Bureau**, première réalisation de George Nolfi, scénariste de **Ocean's Twelve** et **The Bourne Ultimatum**. Adaptant une nouvelle du maître de la science-fiction Philip K. Dick (**Blade Runner**), Nolfi propose un suspense diablement efficace teinté de science-fiction, façon **Inception** ou **The Matrix**, où s'insère habilement une histoire tout ce qu'il y a de plus romantique. Le jeune politicien David Norris brigue un poste comme sénateur. Alors qu'il répète nerveusement son discours dans les toilettes d'un hôtel new-yorkais, il rencontre une jeune ballerine, Elise Sellas, dont il tombe instantanément

amoureux. Lorsqu'il la revoit par hasard, il constate que sa destinée est gouvernée par un «bureau de contrôle» dont la mission consiste à l'empêcher à tout prix de revoir la jeune femme et à le remettre sur la trajectoire à laquelle il est destiné. Si d'entrée de jeu on parvient difficilement à croire au coup de foudre beaucoup trop rapide entre David et Elise, on se laisse peu à peu entraîner dans cet univers étrange peuplé d'hommes en noir qui contrôlent le destin des protagonistes.

La ville de New York est exploitée de brillante façon: le majestueux Brooklyn Bridge, la labyrinthique New York Public Library, les abords de la Hudson River. Avec sa photographie grisâtre, George Nolfi réussit à mettre en place un univers suffisamment inquiétant qui rappelle certains codes du film noir. Il instaure également une réelle chimie entre Matt Damon et Emily Blunt (**The Young Victoria**) qui forment un très joli couple. Les deux acteurs livrent d'ailleurs de très belles performances, tout comme Terence Stamp et John Slattery, le sombre duo de l'organisation secrète dont les réelles motivations ne sont pas clairement exposées par le scénario. **The Adjustment Bureau**, malgré sa finale un peu ratée, demeure un film intéressant, qui ne parvient malheureusement pas à nous satisfaire pleinement

CATHERINE SCHLAGER

■ BUREAU DE CONTRÔLE | États-Unis 2011, 106 minutes — Réal.: George Nolfi — Scén.: George Nolfi, d'après la nouvelle de Philip K. Dick *Adjustment Team* — Int.: Matt Damon, Emily Blunt, Anthony Mackie, John Slattery, Michael Kelly, Terence Stamp — Dist.: Universal.



Angle mort

Après un automne qualitativement fécond (**Route 132**, **10 ½**, **Curling**), on assiste en ce début d'année à une série de films placés sous le règne de la formule éprouvée et du modèle américain. Constat doublement désolant puisqu'aucun des **Funkytown** (variation à peine dissimulée de **Boogie Nights**, teintée de disco, mais non dépourvue de qualités techniques), **French Kiss** (comédie terne aux airs de sitcom) ou encore **Angle mort**, ne réussit à captiver. Avec ce troisième opus de Dominic James, le cinéma québécois cherche à imprimer ses marques dans le film de genre (après **Détour**, **La Loi du cochon**...). À première vue, James semble avoir tous les atouts nécessaires pour conquérir une fois pour toutes un tel territoire cinématographique hypercodé: décor cubain propice à l'aventure, une prémisse prometteuse, un certain savoir-faire... Mais voilà, figée dans le confort des clichés et de

l'académisme, cette incursion dans le thriller (gênant croisement entre **Duel** et **King of the Hill**) tourne rapidement à vide, faisant sourdre rires et gêne là où le plan prédit drame et suspense.

Cruellement prévisible (pas l'ombre d'un suspense digne de ce nom), l'œuvre est à la limite de l'incohérence (par sa conclusion notamment) sur le plan de la mise en scène. James filme mécaniquement, omettant de donner à son récit une direction précise, négligeant d'établir une atmosphère et des situations qui valideraient l'évolution de ses personnages, de manière à ce que le spectateur s'allie à leur itinéraire. Manquant de finesse (et d'humour), ses personnages, quant à eux, campés par des acteurs peu convaincants, sans chimie, frôlent la caricature. Le scénario n'est pas plus rassurant; James se montre particulièrement abstrait dans ses enjeux: cet assassin pyromane — comme moteur d'une probable métaphore (?) du couple désuni — dont on ne nous révélera jamais le passé ou les motivations, ces problèmes professionnels hantant le personnage de Sébastien Huberdeau... tant de questions restent en suspens... Le réalisateur s'en remet donc aux clichés (fille à la poitrine plantureuse, paysans conduisant tous ivres...) et échoue à conférer à sa mise en scène un semblant d'intensité ou de matière psychologique... Force est de constater que beaucoup reste à faire avant qu'un détournement du genre proprement québécois (concluant surtout) soit envisageable.

SAMI GNABA

■ Canada [Québec], 2010, 79 minutes — Réal.: Dominic James — Scén.: Martin Girard — Int.: Karine Vanasse, Sébastien Huberdeau, Peter Miller, Edwin Jose Fernandez Collado — Dist.: Remstar.